

faisait un devoir de la mener et où elle se trouvait si isolée qu'elle faisait effort pour ne pas pleurer. Marthe n'avait pas été élevée dans des idées romantiques ; on ne l'avait pas dressée de manière à lui faire espérer beaucoup de poésie dans le mariage. Elle savait que c'était la destinée de jeunes filles d'être mariées, tout comme le poulet bien dodu est destiné un jour à être rôti et mangé. C'était son tour maintenant ; elle était mariée, et chacun lui disait qu'avec un douaire et une mine passables, elle devait s'estimer heureuse d'être aussi bien mariée. Elle aussi était entièrement de cet avis ; cependant, en dépit de la façon, fort sensée, d'ailleurs, d'élever les jeunes filles, la plupart réussissent à nourrir dans un coin secret de leurs petits cœurs, un désir pour quelque chose de plus que le pain sec et l'eau claire de l'existence de chaque jour. Marthe, en tout cas, demandait quelque chose de plus, et parfois, ce désir devenait intolérable. Camille, lui, était très bon pour sa petite femme, si modeste et si tranquille ; elle ne le gênait en rien ; c'était charmant, en vérité, de la savoir brochant dans un coin de la chambre, lorsqu'il composait au piano ; elle n'éprouvait pas le besoin de caqueter et de faire des embarras comme la plupart des jeunes femmes ; elle était tout à fait gentille, et si obligeante, si simple dans sa mise et si agréable à contempler, — oui, vraiment, très agréable à voir ; — après tout, se disait-il, le mariage n'était pas l'épouvantail qu'il s'était si son rent représenté. Si seulement il avait plus de temps ! Eh bien, quand la saison des concerts serait terminée, il croirait certainement le temps, — non pas que ses théories en soient modifiées d'aucune sorte, — oh ! pas du tout : l'influence de la femme, la fascination qu'elle exerce doit être tenue à distance de l'art, ou, du moins, n'y entrer seulement que comme force motrice pour donner à l'inspiration son premier élan, sa première impulsion.

Un jour qu'il était à son piano, s'efforçant de mettre au jour une idée musicale, il se leva subitement, et, s'élançant comme par une impulsion soudaine vers l'endroit où Marthe, assise, travaillait à quelque broderie, il l'embrassa, tout en l'appelant sa chère petite femme ! Il se remit tout aussitôt à sa

place. Il semblait avoir à peine conscience de son action ; le regard de l'artiste était comme perdu, sa voix était voilée, en un mot, l'inspiration était en lui, seulement à cette inspiration s'était quelque peu mêlée la pensée de sa femme. Marthe cessa de travailler, une fougure subite se répandit sur son visage ; elle écoutait avec anxiété les sons de l'instrument. Camille continua son travail, tantôt marquant les notes et les paroles, — car il y avait des paroles, quoique Marthe n'en pouvait saisir le sens, — tantôt essayant avec le piano de développer une idée nouvelle. Enfin, après une pause, durant laquelle sa pensée sembla l'absorber tout à fait, il se leva, il avait changé d'aspect ; saisissant le papier à musique, il le froissa, et, après l'avoir replié, le jeta loin de lui avec le geste d'un homme indigné de lui-même. Son regard était plein de reproche.

Oh ! Marthe murmura-t-elle. Puis il quitta la chambre, et la jeune femme entendit la porte se fermer violemment. Marthe ramassa le papier froissé, pleuré de petites pâtes d'encre, et employa tout l'après-dîner à déchiffrer et à copier les notes de mieux qu'elle put, et mettant ensuite la copie sous clef, elle rejeta l'original où elle l'avait trouvé. Voici quelles étaient les paroles :

Leau dans les grands lacs bleus  
Endormie

Est le mirrir des cieux

Mais j'aime mieux les yeux

De ma mie.

Pour que l'ombre parfois

Nous sourie

Un oiseau chante au bois :

Mais j'aime mieux la voix

[ De ma mie. ]

Le temps vient tout briser ;

On oublie :

Moi, pour le mépriser,

Je ne veux qu'un baiser

De ma mie.

On change tour à tour

De folie ;

Moi, jusqu'au dernier jour,

Je m'en tiens à l'amour

De ma mie.